8
D4 MON
2817

LÉBRATION DE LA CHÈVRE

Jean ANGLADE



Illustrations Monique PASSAL

EDITIONS CORALLI

022516845
824
Gd

Jean ANGLADE

CÉLÉBRATION DE LA CHÈVRE



Illustrations de Monique Passal

Editions CORALLI

J
DH MOW
2817

DL- 0 9 04 1997 13554

© Editions CORALLI - 1997

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE



SOMMAIRE :

Préface de Jean Anglade	p	7
Jupiter et moi	p	9
La chèvre et la langue	p	17
La chèvre et la foi	p	23
La chèvre sauvage	p	27
La chèvre civilisée	p	29
L'aventurier de Maillargues	p	35
La chèvre nourricière	p	41
Les sous-produits	p	49
La famille	p	51
Les chèvres et les solitaires	p	55
La chèvre et la littérature	p	59

Préface de Jean Anglade

RÉSURRECTION

Voici un petit livre que je croyais mort depuis un quart de siècle, consumé au four crématoire de l'oubli, et qui renaît de ses cendres grâce à la baguette magique d'Annie Coralli, enrichi par la plume talentueuse de Monique Passal. Il vit le jour en 1971 chez Robert Morel, éditeur génialement farfelu, qui avait quitté Paris pour s'installer en Haute-Provence (Les Hautes Plaines de Mane). Il y avait fait construire un énorme édifice, proportionné à ses rêves. Sa collection des *Célébrations* (du cheval, des fourmis, du hareng, du coq, du loup, de la taupe, du chat, de la sardine, de l'âne, de la chouette, du tabac, de la lavande…) comptait déjà plusieurs dizaines de titres. Le plus éloquent, sans nul doute, étant la *Célébration du silence*, composée uniquement de pages vierges. La sortie de mon petit ouvrage m'imposa la traditionnelle corvée du « service de presse » : l'auteur dédicace 200 exemplaires au moins, qui sont expédiés aux critiques professionnels, dans l'espoir qu'ils en parleront dans leur canard ou leur micro. (Je me suis rendu compte depuis que, sur ces deux centaines, environ une et demie est immédiatement jetée au panier par les destinataires ; il arrive que les 50 autres soient parcourus et suscitent un « papier ».) En l'occurrence, Robert Morel voulait que chaque exemplaire de presse fût accompagné d'un fromage de chèvre, cabicou, pélardon, picodon ou crottin de Chavignol. Mais une fois celui-ci consommé, le livre n'aurait senti que l'encre d'imprimerie. Mon éditeur n'osa pas aller jusqu'à fabriquer des livres entièrement comestibles, que le lecteur eût pu dévorer au sens figuré comme au sens propre.

Puis Robert Morel s'envola ; ses animaux célébrés, le coq, la fourmi, la taupe, le hareng, la sardine, n'eurent plus à se mettre sous la dent que les pâturages du ciel. Vingt-six ans se sont écoulés. J'ignore qui occupe à présent le building des Hautes Plaines de Mane. Mais cet éditeur, mâtiné d'un poète, laisse après lui la charmante invention du livre objet, en forme de bouteille, de roue, de tuile, parfumé de lavande, de violette ou de fromage, le livre qu'on hume, qu'on palpe, qu'on lèche avant de le lire, qui enchante les sens en même temps que l'esprit. Son passage sur terre n'aura donc pas été inutile.





Jupiter et moi

J'ai peu de points communs avec le ci-devant maître et ordonnateur du monde. Du moins celui-ci : nous avons été tous deux élevés par les chèvres.

Il venait de l'échapper belle. Un oracle avait averti son papa Kronos qu'il serait un jour supplanté par un de ses fils ; alors, il prit la douce habitude de les dévorer à leur naissance. Rhéa, son épouse, agacée d'avoir ainsi à le nourrir du fruit de ses entrailles, lui présenta au terme de ses douzièmes couches un long galet enveloppé de langes. Kronos, pourvu d'un appétit réellement mythologique, n'y vit que du feu : il ne se donna pas la peine de défaire l'emballage, et avala le tout sans mâcher.



L'indulgente épouse confia le survivant à des nymphes crétoises, qui lui donnèrent pour nourrice la chèvre Amalthée.

Grâce aux bas-reliefs de l'époque, nous connaissons fort bien les caractères somatiques de cette bête : son portrait en surface, comme dirait le critique Roland Barthes. Le poil ras, les cornes courtes dessinant sur son front le V de la victoire, le menton barbu, elle appartient à la race alpine, renommée pour l'abondance de son lait. Entre ses pattes, le petit Jupin tend ses menottes et sa bouche



avide vers les mamelles ; et la bonne chèvre s'accroupit légèrement pour rendre plus facile la tétée.

Non seulement elle allaitait le futur olympien, mais elle se prêtait à ses espièglerie. Au musée du Vatican, on peut voir une Amalthée en marbre de Paros ; au cours de ses tribulations diverses, le nourrisson a disparu ; excepté une petite main qui serre les poils de la barbe. Quelle patience déborde de cette barbe maternelle ! Constatons enfin que, parmi les excellentes choses que nous devons aux ordonnances jupitériennes, il faut aussi compter ce jeu passionnant : je-te-tiens-par-la-barbi-chette.

Le maître du monde exprima sa gratitude en plaçant sa nourrice, après son décès, parmi les étoiles. Elle y réside encore. Si par une nuit claire, tu lèves les yeux au-dessus de l'horizon, tu la reconnaîtras sans peine.

Pour cela cherche d'abord l'étoile polaire, en suivant les repères coutumiers : Grande Ourse, Petite Ourse (ou Petit Chariot). Celui-ci, comme on sait, est tiré par trois chevaux attelés en flèche, auxquels les astronomes donnent les noms *Epsilon, Delta, Alpha,* le dernier n'étant rien d'autre que la Polaire. Poursuis donc ton voyage en prolongeant la directrice Delta-Alpha ; tu laisses sur la droite Cassiopée et Persée, sur la gauche la Girafe et le Lynx, et tu arrives tout droit dans la

constellation du Cocher, formée d'une trentaine d'astres visibles à l'œil nu. Le plus brillant est la Chèvre, qu'accompagnent à faible distance, trois petits chevreaux. Ainsi, Amalthée, mère par le lait sinon par le sang, mère par la douceur, la patience, la générosité, le désintéressement, mère par l'amour, a connu son Assomption. Exemple qui ne fut point perdu.

Mais Zeus ne s'en tint pas là. Lui qui avait tant reçu d'elle, il prit une de ses cornes, en fit la corne d'Abondance. Et celle-ci figure - selon toute justice - au fronton du Ministère de l'Economie et des Finances, quai de Bercy, Paris XII[e]. Ou du moins devrait y figurer.

Mon Olympe à moi fut une colline auvergnate où le Fatum m'avait laissé tomber. Un père, il me fallut dix ans pour apprendre que cela existait. Le mien avait cessé de vivre avant que j'eusse commencé de parler. Ma mère - l'expression m'est demeurée au fond de l'oreille - était « dans les châteaux ». Quand je sus ce qu'était un château, je la crus châtelaine. En fait, elle y épluchait les pommes de terre, balayait les chambres, époussetait les salons, lavait la vaisselle, abreuvait les poules, nourrissait les lapins.

Je me trouvai donc livré aux mains de ma grand-mère. Des mains longues, tout en nerfs, en veines, en nodosités, comme le bois des bancs où l'on s'est assis un demi-siècle. Elle m'alimentait de lait de chèvre, de fromage de chèvre et de *patcha*, qui était alors une sorte de plat national dans cette région misérable : elle écrasait avec un pilon des pommes de terre dans le chaudron même qui les avait fait cuire, les assaisonnant parfois d'un filet de vinaigre. C'est une chose lourde et compacte







